

FEMININ(S) MYSTERE(S)

Les Bacchantes d'Euripide est une pièce complexe, qu'on ne saurait réduire à une interprétation. Il m'a été demandé, comme psychanalyste, de la lire sous l'angle du mystère féminin. Un tel projet n'est légitime qu'à la condition de se fixer ses limites, au-delà desquelles il ne serait plus que spéculation débridée. Elles sont au nombre de deux.

Un texte ne s'étudie sérieusement que dans sa langue originale, ce que je ne suis pas en mesure de faire. Le langage, en effet, n'est pas un outil de communication, destiné à délivrer des messages. S'il nous informe, c'est dans un sens beaucoup plus large : il fait de nous ce que nous sommes, et il le fait à notre insu ; au point que nous en usons sans y penser, et croyons nous mouvoir naturellement, en toute liberté, dans un champ clos qu'il a lui-même délimité, labouré et semé.

Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer ces deux énoncés, tous deux grammaticalement corrects :

- 1) Je me dépêche de manger avant qu'il arrive ;
- 2) Je me dépêche de manger avant qu'il n'arrive.

Le sens semble le même : objectivement, deux réalités sont prévues, l'une devant précéder l'autre ; l'énoncé n'est pas ambigu. Mais, par la magie d'une simple lettre dite explétive, l'énonciation — c'est-à-dire le point de vue, conscient ou non, du locuteur — diffère radicalement, selon qu'elle est présente ou absente. *Je me dépêche de manger avant qu'il arrive* : il faut que je sois prêt, pour ne pas le faire attendre. *Je me dépêche de manger avant qu'il n'arrive* : je n'ai aucune envie de partager mon repas avec lui. On pourrait interpréter autrement. Peu importe. L'essentiel est qu'une nuance s'impose, qu'il serait bien difficile de rendre dans une traduction. J'en serai donc réduit, en lisant *Les Bacchantes* en français, à des approximations.

La seconde limite est liée à la première, et concerne la question de ce qu'on peut légitimement dire d'un texte littéraire au nom de la psychanalyse. La réponse est : rien, si on la convoque comme un corpus de connaissances, une grille de lecture destinée à faire rendre raison à l'œuvre, ou à son auteur, de ce qu'ils sont. Pour peu qu'on le cherche, on trouvera partout au travail le complexe d'Œdipe, comme une grille marxiste est sûre de toujours y trouver des soubassements économiques. Interprétations qui ne sont jamais fausses, puisqu'elles ne font que révéler des constantes du fait humain ; mais qui passent à côté de la spécificité de chaque création.

Un psychanalyste n'est donc pas mieux loti que quiconque pour interpréter un texte. Même dans l'exercice de son art, interpréter n'est d'ailleurs pas l'essentiel de sa fonction. Comme son nom l'indique, elle consiste d'abord, et surtout, à analyser. Exercice beaucoup plus humble, mais beaucoup plus essentiel ; il s'agit d'attacher son attention à l'énonciation, porteuse de toutes les nuances subjectives, plutôt qu'à l'énoncé, qui n'est souvent qu'un leurre : consensus du parler pour ne rien dire, ou attrape-nigaud destiné à détourner le regard de l'essentiel. L'interprétation, quand elle surgit — mais aussi bien chez l'analysant que chez l'analyste — se donne comme une grâce. Elle n'explique rien ; elle éclaire, momentanément, tant qu'on ne cherche pas à la circonvenir dans un raisonnement ; puis elle disparaît, mais en laissant la trace psychique de son passage. Comme un bref dévoilement de la lune dans la nuit, ou la dissipation passagère d'un épais brouillard, permettent de se repérer, puis d'assurer mieux son chemin quand on n'y voit de nouveau plus rien.

C'est donc sa méthode de travail, et non pas son savoir, qui autorise un psychanalyste à se pencher sur un texte littéraire ; non pour traquer le psychisme de l'auteur, ni même ce qu'il a voulu dire ; encore moins celui, fictif, d'un personnage ; mais pour relever ce qui appartient en propre au texte, et à aucun autre. Exercice d'analyse dont est capable toute intelligence humaine, le psychanalyste y étant seulement plus entraîné, quoique sur une parole en perpétuel mouvement, et non sur un écrit ; mais exercice qui, encore une fois, suppose d'étudier le texte dans sa langue originale, sauf à perdre l'essentiel de ce qu'il dit en propre.

Qu'est-ce qu'une mère ?

A travers une traduction¹, on peut néanmoins repérer certains éléments spécifiques à l'œuvre étudiée, qui résistent au passage d'une langue à une autre. J'en développerai deux, parmi tant d'autres possibles, parce qu'ils entrent dans le cadre de ce qui m'a été demandé : faire entendre ce que la figure mythique des bacchantes inspire au psychanalyste, autour de la question du féminin.

Une des particularités de cette pièce tient au personnage de Dionysos. C'est déguisé en homme qu'il se présente au public :

DIONYSOS. C'est moi : fils de Zeus, ici présent en terre thébaine, Dionysos. Ma mère est Sémélé, fille de Cadmos, et je fus mis au monde, en ce temps-là, par le feu du ciel dont elle fut calcinée. Dieu que je suis, j'ai revêtu la forme humaine, et me voici là où jaillissent les eaux de Dircé, où coule l'Isménos. Je vois non loin de ce palais le mémorial de ma mère Sémélé, les ruines de sa demeure, encore fumantes du brasier toujours vivant qu'allume Zeus, et immortalisant ce que fit subir à ma mère le féroce calcul d'Héra [...] J'ai quitté le terroir de Lydie riche en or, le sol de Phrygie [...] et c'est par cette ville-ci que j'ai abordé la Grèce [...] C'est que les sœurs de ma mère — elles, les dernières qui eussent dû le faire ! — prétendaient que Dionysos n'était pas le fils des œuvres de Zeus ; que Sémélé déflorée par je ne sais quel mortel avait fait endosser à Zeus le fruit de son dévergondage — astucieuse idée de Cadmos... Et voilà, fanfaronnaient-elles, pourquoi Zeus l'a mise à mort : pour cette imposture d'alcôve ! Aussi les ai-je chassées de leur toit, taraudées de folles fièvres ; elles ont émigré dans la montagne, éperdues, délirantes. Je les ai forcées à porter le harnois de mes orgies. Et tout ce qui est de leur sexe à Thèbes, oui, toutes les femmes, je les ai fait extravaguer hors de chez elles : elles ont rejoint les filles de Cadmos, et bivouaquent à la belle étoile, sous les sapins verts, dans la pierraille. Cette ville n'est pas initiée à mes bacchantes ; c'est une leçon à lui inculquer, même si elle n'en veut pas ! Et moi, j'ai à innocenter ma mère en m'imposant aux mortels pour ce que je suis : un dieu qu'elle a donné pour fils à Zeus.

Le programme est annoncé : venu d'orient où son culte est né, Dionysos vient l'imposer à Thèbes, ville natale de sa mère. Mais en deçà de cette question institutionnelle, c'est son statut même de dieu qu'il s'agit pour lui de faire reconnaître : à la différence de tous les autres Olympiens, il n'est qu'à moitié d'ascendance divine ; comme Achille, Héraclès, Enée, Persée... brillants héros, mais mortels, même si certains ont pu être divinisés après leur mort. Dionysos est un cas unique. Si, en plus,

¹ J'ai travaillé sur celle de Victor-Henri Debidour, in *Les Tragiques grecs, Eschyle Sophocle Euripide, Théâtre complet avec un choix de fragments*, Paris, Editions de Fallois, 1999, Le livre de poche, La pochothèque.

on lui conteste d'être fils de Zeus, il devient moins que rien : un bâtard, conçu dans le déshonneur par une vierge impudique.

Sa divinité tient peut-être aux circonstances exceptionnelles de sa venue au monde : il est né d'une PDA (Procréation Divinement Assistée) ; ou, si l'on préfère, d'une cuisse porteuse. La légende est si bien connue du public athénien que les personnages se contentent d'y faire des allusions, pour la contester :

PENTHEE. Zeus l'aurait cousu dans sa cuisse ! [...]

TIRESIAS. Et tu te gausses de Lui, sous prétexte qu'il a été conçu dans la cuisse de Zeus ?

Pour perdre Sémélé dont elle était jalouse, Héra lui avait suggéré de demander à Zeus de se révéler à elle dans tout l'éclat de sa divinité. La jeune femme exigea au préalable de son amant qu'il s'engage à réaliser son vœu. Il jura sur le Styx : un serment dont même les dieux ne pouvaient se parjurer qu'au prix de terribles châtiments. Obligé d'obtempérer, il la foudroya malgré lui. Elle était enceinte de Dionysos. Pour sauver l'enfant, il s'ouvrit la cuisse, l'y logea, et la referma avec des agrafes d'or.

Au travers de cette légende, Dionysos s'affirme donc à la fois dans un rapport particulier à l'immortalité, et à la naissance. On pourrait dire : un rapport transgressif, eu égard aux lois communes qui régissent à cette époque la vie des dieux et des hommes. Face à lui, Penthée est présenté par le chœur dans un autre rapport transgressif : celui de la monstruosité. Ce vivant, dont le nom signifie *deuil*, est épinglé dans le registre de l'*hubris*, la démesure, cette faille de tous les héros tragiques qui les mène à s'égaliser aux dieux et les précipite dans la folie ou la mort :

*LE CHŒUR. Non, qui fait l'entendu n'entend point les Secrets,
ni qui oublie, dans sa pensée, qu'il est mortel.*

Il est né de deux parents humains ; mais son père, Echion, est issu directement de la Terre, et d'une des dents du dragon semées en pays thébain par Cadmos. Cette naissance monstrueuse rejaillit sur le fils :

*LE CHŒUR. Ce Penthée montre bien qu'il est fils de la Terre,
issu du dragon des vieux âges,
par Echion qui, surgi de la Terre,
donna naissance à ce monstre sauvage,
— homme ? non ! qui reprend la lutte sanguinaire
des Géants affrontant les dieux [...]*

Et, plus loin :

*LE CHŒUR. De qui peut-il être le fils ? Car ce n'est pas
d'une femme qu'il tient le sang dont il est né,
ce monstre-là, mais bien plutôt d'une lionne
ou des gorgones de Libye !
— Sus ! montre-toi, Justice, glaive au poing !
sus ! tue, égorge et décapite
cet homme sans dieux et sans loi
et sans justice qui, par Echion son père,*

sort des entrailles de la Terre !

Dionysos et Penthée sont donc, chacun à sa manière, porteurs d'une même question concernant la naissance. Bien qu'ayant l'un et l'autre une mère, ils représentent un fantasme commun de tous les temps : celui d'une génération qui ne passerait pas par les femmes. *La Tragédie de Macbeth*, de Shakespeare, développe le même sujet ; et bien de nos esprits contemporains en rêvent, pas seulement sur le plan de la fiction : ne parlait-on pas, au début de la pratique des fécondations in vitro, de bébés éprouvettes ? Les usages qu'on fait du langage ne sont jamais innocents.

Dionysos serait donc né de la cuisse de Zeus, et Penthée d'une dent du dragon semée dans la Terre. Raccourcis fallacieux, qui tous les deux font l'impasse sur la mère. Que *Les Bacchantes* développent cette question, parmi d'autres, se lit encore dans l'insistance avec laquelle la naissance y est évoquée : Tirésias propose une autre version de celle de Dionysos. Et, métaphoriquement, chacun des deux personnages principaux se présente comme en train d'arriver :

DIONYSOS. J'ai quitté le terroir de Lydie riche en or, le sol de Phrygie, j'ai gagné les plateaux de Médie, assommés de soleil, et les citadelles de Bactriane, et les âpres frimas de la Médie, et l'Arabie heureuse, et l'Asie, toute jonchée de cités où, à l'abri de nobles remparts ourlés du sel des flots, se pressent ensemble Grecs et Barbares. Et c'est par cette ville-ci que j'ai abordé la Grèce.

C'est donc à Thèbes que le dieu barbare naît à la civilisation. Quant à Penthée, lui non plus n'était pas encore à Thèbes au moment où les spectateurs s'installaient sur les gradins :

PENTHEE. Je me trouvais en voyage hors de Thèbes, et une étrange nouvelle m'accueille...

Prise isolément, cette similitude, que des raisons dramaturgiques suffisent à expliquer, ne saurait être retenue comme signifiante de la naissance. Ce n'est qu'après avoir analysé la manière dont Euripide présente chacun des deux personnages, qu'on peut commencer à poser la question : ne peut-on y entendre, de surcroît, et sans que l'auteur s'en soit avisé, une résonance avec l'un des fils qui font la trame de la pièce ?

Le psychanalyste à l'école de la littérature

Au point où nous en sommes, le psychanalyste peut maintenant se permettre d'évoquer, non pas son savoir, mais son expérience clinique, pour la confronter avec ce qu'évoque la tragédie ; et ce, autant pour y trouver un enseignement que pour l'éclairer. Freud se considérait comme le disciple des écrivains. On croit trop souvent qu'il a interprété le mythe d'Œdipe. On serait peut-être moins dans l'erreur en considérant que l'Œdipe-roi de Sophocle (cette pièce-là, qu'il nomme précisément, et aucune autre œuvre traitant du même sujet) lui a fourni un double modèle : celui qui lui a permis d'élaborer le concept de complexe d'Œdipe, en donnant forme à son expérience à la fois clinique et personnelle, à travers ses propres rêves, dans un moment où il était en deuil de son père ; mais aussi le modèle même de la cure psychanalytique, qui est une forme d'enquête sur sa propre histoire, à la manière dont Œdipe la mène jusqu'à découvrir d'où il vient.

De même, n'importe quel psychanalyste peut tirer profit des *Bacchantes*, pour un usage infiniment plus créatif que celui de produire de la théorie : pour y forger ses propres outils, car chacun a les siens, qui ne sont jamais exactement les mêmes que ceux de ses collègues.

Pour ma part, je découvre dans *Les Bacchantes*, comme je l'avais déjà découvert dans *Macbeth*², un refus du maternel comme tel, qui donne forme à une énigme constamment rencontrée : celle qui nous met en état de sidération chaque fois qu'un enfant nous demande comment il est venu à l'existence.

Il ne s'agit pas d'un tabou, c'est-à-dire d'une censure concernant l'évocation de la sexualité. Celle-ci peut représenter une difficulté supplémentaire ; mais c'est bien en deçà que nous sommes assignés à répondre, cloués au pilori de notre ignorance fondamentale. Que peut-on dire à l'enfant ? Qu'il est sorti du corps de sa mère ; on croit par là lui avoir tout dit, mais on esquivé la vraie question : comment y est-il entré ? Là encore, le tabou sexuel ne vient que compliquer les choses ; mais sa levée ne résout rien, car, à proprement parler, il n'y est jamais entré. C'est donc en elle qu'il se constitue. Comment ? On croit savoir, on s'imagine initié par la Science : la mitose, la méiose, la danse des spermatozoïdes autour de l'ovule, l'élection d'un seul, l'embryon... On tente de mettre tout cela à la portée de l'enfant, on avance des métaphores, on lui donne des livres, ou l'on cherche à gagner du temps, en renvoyant à plus tard, à un âge où il comprendra tout. Mais ce moment ne viendra jamais. Nous nous aveuglons sur des mécanismes biologiques, mais nous ne savons toujours pas pourquoi les spermatozoïdes remontent jusqu'aux trompes, ni pourquoi l'ovule, lorsque la trompe est bouchée, s'en va parfois chercher celle qui est de l'autre côté en traversant tout l'espace péritonéal. Et quand bien même on nous donnerait une explication à ces phénomènes, qui nous dira jamais à partir de quel moment, dans l'amas de cellules qu'est l'embryon, l'esprit s'anime, la pensée, les émotions se mettent en marche, et surtout de quoi elles sont faites ? Les seules réponses possibles sont idéologiques, au service d'éthiques contradictoires qui ont toutes leurs raisons d'être, entre le droit de l'enfant à la vie et celui de la femme de disposer de son corps.

Qu'est-ce à dire, sinon que tout notre savoir est fait de couches successives acquises au cours du temps, qui ne font que masquer notre méconnaissance fondamentale et déplacer notre ignorance ? Il est illusoire de prétendre dire comment les enfants viennent à l'existence, si l'on ne peut même pas s'entendre sur ce qu'est un enfant. La seule certitude, le seul point de ralliement possible, sur lequel tout le monde s'entend à peu près, c'est que lorsqu'une grossesse est arrivée à son terme, c'est bien un enfant qui vient au monde. Pendant toute la durée de la gestation, son existence reste floue. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'en a pas. Mais aucun statut juridique, aucune échographie, aucun examen biologique ne dissiperont jamais l'énigme de ce qu'il se passe dans l'intimité du corps maternel, entre le moment de la conception, qui échappe le plus souvent à la conscience de la femme concernée, et celui où elle accouche.

Cette énigme est une blessure narcissique, un défi à notre prétention raisonnée de tout maîtriser. En témoigne l'illusion si répandue qu'on pourrait décider d'avoir un enfant. La facilité actuelle de la contraception nous induit dans cette erreur : on peut décider à peu près de ne pas en avoir. Mais combien de couples s'étonnent naïvement de ne pas être exaucés dès l'arrêt de la contraception, ou parfois des années après cet arrêt ! Ce qui se passe dans le corps d'une femme échappe à tout le monde, y compris à elle-même.

² Jacques Mervant, *Etre ou ne pas être né d'une femme, la Tragédie de Macbeth*, Le Fontanil (38120), Editions Alzieu, 2003.

Il se pourrait fort que la tentation fantasmagorique d'exclure les femmes de la génération soit en rapport avec cette inviolabilité du corps maternel, qu'il est si aisé d'assimiler à un pouvoir occulte, à la fois enviable et dangereux. C'est sûrement l'une des deux principales racines de la misogynie, cette peste endémique à l'échelon mondial qui atteint les deux sexes, et contre laquelle chaque génération doit réapprendre à se défendre, avec des moyens toujours nouveaux, parce qu'elle prend des formes toujours nouvelles. Mais *Les Bacchantes* témoignent aussi de son autre racine.

Qu'est-ce qu'une femme ?

Si Dionysos se présente au public comme un dieu, et à ses interlocuteurs comme un homme, Penthée le voit encore autrement :

PENTHEE. On me parle aussi de l'intrusion d'un étranger, un charlatan, un sorcier venu de Lydie, boucles blondes, crinière parfumée, teint rosat, le regard enjôleur et aphrodisiaque, qui est jour et nuit dans l'intimité de la jeunesse féminine avec son boniment d'initiations et d'évohés !

Et plus loin :

PENTHEE. Ouais ! tu n'es pas mal fait de ta personne, étranger — j'entends pour plaire aux femmes, et c'est bien ce que tu es venu chercher à Thèbes... Ces longs cheveux dénoués (pas ce qu'il faut pour la lutte !) qui encadrent de leurs flots tes joues, c'est tout plein désirable ! Et la blancheur de ton teint, que tu gardes à l'abri des coups de soleil, bien à l'ombre ! C'est ton calcul pour la chasse aux amours, joli minois !

Un homme, certes, mais pas un vrai. La pire honte, pour un Athénien — mais est-ce si différent de nos jours, malgré tous les discours ? — est de paraître efféminé. Vouloir plaire aux femmes est indigne d'un guerrier, et les hommes se doivent d'être des guerriers (sur ce point, la culture antique diffère de la nôtre). C'est la seconde transgression de Dionysos : ambigu quant à sa naissance, il l'est aussi dans son apparence sexuée, ce qui représente un facteur de désordre dans une société où les rôles sexués sont très précisément déterminés. Face à lui, Penthée se présente comme l'homme de l'ordre : aux femmes, le métier à tisser, dans le gynécée ; aux hommes, la chasse, la lutte sur le stade et la guerre, qu'il convoque contre les bacchantes, avec tout l'attirail masculin :

PENTHEE. Mobilisation générale, les fantassins avec leurs boucliers, les troupes montées avec leurs chevaux rapides, et les hommes qui manœuvrent les targes d'osier, et ceux qui font claquer la corde des arcs ; nous entrons en campagne contre les bacchantes !

A quoi répondra sans le savoir sa mère Agavé, après l'avoir tué en le prenant pour un lion :

AGAVE. Pour en venir à bout, point de sagaies thessaliennes, point de filets : nos seules mains, au bout de nos bras blancs ! Là-dessus, est-on en droit de parader, quand on s'est procuré chez l'armurier un équipement bien inutile ? Nous, c'est à

mains nues que nous avons maîtrisé la bête, que nous l'avons débitée, désarticulée, mise en pièces !

Faire mieux qu'un homme :

AGAVE. Moi qui ai laissé la navette dormir sur le métier pour me consacrer à des tâches plus relevées : la chasse aux fauves à mains nues [...] Ah ! si mon fils pouvait être un radieux chasseur — il n'a qu'à suivre l'exemple de sa mère — en traquant les fauves avec ses jeunes compagnons thébains ! Mais faire la guerre aux dieux, c'est tout ce dont il est capable.

On reconnaît là deux discours intemporels, qui dévoilent deux problématiques aussi banales que fondamentales : la peur des hommes d'être pris pour des femmes ; et le désir des femmes, non pas de jouer aux hommes, mais bien de les surpasser sur leur propre terrain, en cumulant les atouts des deux sexes. Avec, dans les deux cas, l'inversion possible en cas d'échec ou d'inhibition : une véritable identification féminine chez les hommes ; et, chez les femmes, une tendance à se dévaloriser, en s'infériorisant face à leurs congénères masculins. Tout ceci quels que soient les choix d'orientation sexuelle.

Cette asymétrie pose question : de quel sceau est frappé le féminin, pour que les hommes s'en défendent tant, et que les femmes soient tentées de ne pas s'y suffire ? De quelle illusoire supériorité est paré le masculin, pour qu'un véritable consensus élise ses attributs comme ce qu'il y a de plus enviable ? Car il s'agit bien d'un consensus : les formes intégristes du féminisme ne font que le confirmer, quand elles perdent de vue l'égalité en droit entre les sexes, toujours à regagner, pour des revendications qui, parfois, n'ont rien à envier à celles d'Agavé.

Freud, sur ce point, avait une réponse, que l'analyse des *Bacchantes* permet d'affiner. Il faisait de l'appareil génital masculin un atout imaginaire dont les hommes s'enorgueillissent, tandis que les femmes en ressentiraient le manque. La première partie de l'assertion est manifestement plus proche de la vérité que la seconde : personne n'ignore la multiplicité des formules qui en témoignent dans le langage courant. Pour les femmes, il s'agit moins d'un manque que d'une interrogation, d'une incertitude, voire d'un malaise devant l'énigme que représente pour elles le pouvoir de leur corps.

L'enjeu de la différence

Qu'est-ce qui anime Penthée ? En deçà de la volonté politique de rétablir l'ordre, c'est la curiosité sexuelle. Il a fait sienne la rumeur soufflée par Cadmos du dévergondage de Sémélé, et l'élargit à toutes les femmes : si on ne les tient pas, elles deviennent lubriques. Il énonce sa croyance dès sa première prise de parole :

PENTEE. On me dit que nos femmes ont déserté leurs maisons pour de prétendues fêtes bachiques, qu'elles caracolent sous la feuillée, dans la montagne, en dansant en l'honneur de leur dieu tout neuf Dionysos, ou qui vous voudrez !... Que des vases remplis de vin trônent au milieu de leurs thiasés, qu'elles vont se tapir de-ci de-là dans la solitude à la disposition des mâles pour la pariade — en quoi elles mettent en avant le rituel sacré des ménades, mais l'aphrodisiaque compte plus que le bachique pour elles !...

Entendons : les femmes honnêtes n'ont pas de désir ; celui-ci, comme le vin, est réservé aux hommes. C'est d'ailleurs le vin de Dionysos qui les met en rut :

PENTHEE. Là où, dans l'agape, on sert à des femmes le rubis des grappes, il n'y a plus rien qui vaille dans les rites de la secte, c'est moi qui vous le dis !

La religion n'est qu'un prétexte. Elles s'en servent pour libérer leurs mauvais instincts, alors que leur rôle est d'être le réceptacle sans désir du désir masculin, et, en se laissant ainsi faire, de faire des enfants. En sortant de ce rôle, elles bafouent la virilité des hommes :

PENTHEE. Non, vraiment, cela passe toute mesure, si nous laissons des femmes se conduire comme celles-ci se conduisent !

Mais, au fait, comment se conduisent-elles ? Un berger vient de le lui apprendre : il les a surprises au repos, dans les postures les plus chastes. Une fois éveillées, elles se livrent à des actes magiques évoquant la fonction nourricière, alors que les mères sont parties sans leurs enfants dans la montagne :

LE MESSAGER. L'une saisit son thyrses, elle en frappe un rocher : il s'épanche en une source, un flot d'eau fraîche. Une autre plante au sol sa baguette : c'est fontaine de vin que fait faillir le dieu ! Et celles qui préfèrent le lait, il leur suffit d'égratigner la terre de la pointe de l'ongle : le breuvage neigeux s'offre à profusion. Du lierre des thyrses on voit perler le miel en coulées délectables.

Mais, se découvrant épiées, les bacchantes entrent en furie. Si les bergers parviennent à prendre la fuite, leurs troupeaux sont massacrés ; puis elles s'en prennent à différents villages où elles pillent et tuent tout sur leur passage.

Les bacchantes ont ravi aux hommes le vin, la chasse et la guerre. Reste le désir sexuel, tel que le concevaient les Athéniens : celui de maîtriser l'autre, homme ou femme (peu importait le plus souvent) en le pénétrant par-devant ou par-derrrière. Impensable que des femmes soient habitées de ce désir. Le Messager vient de confirmer à Penthée qu'effectivement, rien dans leur comportement ne vient trahir une telle aberration. Il a pourtant la certitude du contraire (ou l'envie folle de la croire), et c'est en agissant sur ce levier que Dionysos le mène à la mort :

DIONYSOS. Tu as envie de les voir dans la montagne où elles bivouaquent ?

PENTHEE. Enormément. Je donnerais pour cela des monceaux d'or.

DIONYSOS. Pourquoi ? C'est un bien violent désir dont je te vois saisi.

PENTHEE. Je serais consterné de les voir dans l'ivresse qui les tient...

DIONYSOS. Mais tout de même tu serais bien aise de voir... ce qu'il t'en coûtera de voir ?

On ne saurait mieux décrire la prégnance du fantasme, quand il déferle sur les positions les mieux ancrées de l'éthique ou de la raison pour les recouvrir de ses exigences. Penthée est désormais prêt à se déguiser en femme, pour passer inaperçu parmi les bacchantes :

DIONYSOS. Hé, toi qui es si avide des spectacles indus, toi qui tiens tellement à t'inviter à ce que tu devrais éviter, Penthée !... Oui, c'est à toi que je parle : sors devant ta demeure, viens, je te prie, qu'on te voie déguisé en femme, en bacchante frénétique, pour espionner ta mère et son escouade !

Penthée veut épier ce qu'il est interdit de voir : les bacchantes célébrant les Mystères bachiques, auxquels les hommes n'ont pas accès. Mais une fois qu'il est à pied d'œuvre, il révèle le véritable objet de sa quête, dans la narration qu'en fait un messager après sa mort :

LE MESSAGER. Le malheureux Penthée, surpris de ne point voir une horde de femelles en sabbat, déclara : « Etranger, de l'endroit où nous sommes, les ménades livrées à l'impudicité me restent hors de vue. Mais si j'escaladais un piton, un sapin à la haute crinière, je verrais bel et bien leurs jeux dévergondés. »

C'est donc le désir sexuel féminin qu'il s'agit de voir. Euripide nous offre ici une leçon magistrale qui permet de nuancer certaines assertions freudiennes un peu approximatives. Freud affirmait que la comparaison de leur anatomie respective chez les enfants des deux sexes déterminait la vanité masculine de se croire doté de quelque chose en plus, et la tendance à l'autodépréciation de la fille, convaincue d'avoir été mutilée, et revendiquant éventuellement d'être malgré tout un garçon. Rien n'est faux dans cette manière de concevoir la différence psychique des sexes. Mais elle ne rend pas compte de la raison pour laquelle les enfants accordent une telle importance à la région génitale. C'est qu'elle est le lieu du désir, d'un désir qui diffère de tous les autres et en devient le paradigme, en ce qu'il n'a pas de sens pour l'enfant. C'est un désir de rien de précis, même s'il porte le petit être qui en est affecté à enlacer, embrasser ou explorer le corps de son semblable. Un désir en suspens, en attente de trouver sa raison, dans tous les sens du terme ; un désir en souffrance.

Mais il y a une différence entre le garçon et la fille, qui perdure entre l'homme et la femme : l'un voit, et, le cas échéant, donne à voir son érection ; l'autre ne présente pas de signe direct de son désir. Certes, quantité de signes indirects y suppléent ; c'est ce qu'on appelle la séduction. Les hommes aussi y recourent. Mais la différence persiste.

Elle tient dans le fait qu'une femme peut plus facilement cacher son désir. Et si elle le cache, on peut tout imaginer : soit qu'elle n'en a pas, soit... tout ce qu'on veut. Penthée est pris dans ce dilemme. Comme tous les spectateurs masculins, il pense consciemment, parce que sa culture lui impose de le penser, que les femmes n'en ont pas ; mais il ne peut pas ne pas savoir que certaines femmes courent après les hommes, et c'est incompréhensible. De nos jours, il est devenu beaucoup plus difficile d'ignorer le désir féminin. Mais pour beaucoup d'hommes il reste une énigme, parce qu'il n'y a rien à voir : ni érection, ni éjaculation. Et dans notre culture si rivée à la raison et à l'objectivité, c'est-à-dire à ce qu'on peut dévoiler, exposer, reproduire — *voir, avoir, savoir, pouvoir*, ne cessent de résonner ensemble — cette invisibilité du désir féminin continue de poser problème. Y compris aux femmes, qui, si elles en ont plus à dire sur leur propre désir, passent beaucoup de temps à se demander ce qui, en elles ou chez leurs rivales, motive le désir masculin ; sans se douter que c'est bien souvent l'énigme du désir féminin qui est à l'œuvre pour attirer les hommes.

Au terme de ce très rapide et grossier survol des *Bacchantes* d'Euripide, on peut ainsi brosser un tableau de la misogynie de tous les temps, au moins dans le monde occidental. Ses deux versants concernent ce qu'il est impossible de voir : la conception et la gestation, dans la continuité de leur déroulement (malgré les aperçus que nous en offrent le microscope électronique et l'échographie) ; et le désir féminin. Le premier versant attribue aux femmes un pouvoir fictif dont on n'a de cesse de chercher par tous les moyens à les déposséder³ ; le second les accuse de tromper leur monde et de mener les hommes à leur perte en ne jouant pas franc jeu, alors qu'ils auraient reçu entre les cuisses les insignes du pouvoir.

On reproche volontiers à Freud d'avoir tout ramené à la sexualité. C'est compter sans la mort, qui est, après le désir sexuel, le second terme insensé de la condition humaine. On pourrait faire le même reproche à l'auteur des *Bacchantes* : on y voit un homme aller jusqu'à la mort dans une quête qu'il mène pour dévoiler l'énigme que lui pose la différence des sexes. Mais cet homme, comme Œdipe — dont la quête première, faut-il le rappeler, était celle de son origine — est un paradigme. Penthée, c'est chacun d'entre nous.

³ Dans *Les Euménides* d'Eschyle, Apollon justifie doctement le matricide perpétré par Oreste, en expliquant que toute mère n'est qu'une mère porteuse :

APOLLON. Ce n'est pas la mère qui donne la vie à ce qu'on appelle son enfant ; elle n'est que la nourrice d'un germe dont elle a reçu la semence. La vie vient du mâle qui l'a saillie. Elle ne fait, comme une étrangère pour le compte d'un étranger, que couvrir l'embryon, quand le Ciel permet qu'il n'avorte pas.